

**COLLÈGE DES HUMANITÉS
CULTURE**

**ATELIER
D'ÉCRITURE À L'EPFL**

LA TRACE

**DIRECTION :
VÉRONIQUE MAURON LAYAZ**



7	INTRODUCTION	0	45	LA TRACE	9
	VÉRONIQUE MAURON LAYAZ, CDH-CULTURE			ISABELLE NGUYEN, ÉTUDIANTE, SECTION D'ARCHITECTURE ATELIER AVEC ELISA SHUA DUSAPIN	
11	VIREMENTS DE BORD	1	49	LA FALAISE	10
	SOPHIE RIVARA, ASSISTANTE À LA FACULTÉ DES SCIENCES DE LA VIE ATELIER AVEC BLAISE HOFMANN			MIRIAM PETRILLI, COLLABORATRICE À LA BIBLIOTHÈQUE DE L'EPFL ATELIER AVEC ANNE-SOPHIE SUBILIA	
17	SUR LA LIGNE D'UNE VIE	2	53	TRACE !	11
	EMMA LANCTUIT, ÉTUDIANTE, SECTION D'INFORMATIQUE ATELIER AVEC ELISA SHUA DUSAPIN			SCOTT PESMÉ, ASSISTANT, LABORATOIRE DE THÉORIE DE L'APPRENTISSAGE AUTOMATIQUE (IC) ATELIER AVEC BLAISE HOFMANN	
21	PLUS-QUE-PARFAIT	3	57	UNE VIE	12
	ALEXANDRE SADEGHI, ASSISTANT, LABORATOIRE DE DESIGN ET MEDIA (IC/ENAC) ATELIER AVEC ANNE-SOPHIE SUBILIA			TIMOTHÉE JAUBERT, ÉTUDIANT, SECTION DE PHYSIQUE ATELIER AVEC FABIENNE RADI	
25	LA DESCENTE	4	63	C'EST DANS LA BOÎTE !	13
	LOUCAS PILLAUD-VIVIEN, ASSISTANT, LABORATOIRE DE THÉORIE DE L'APPRENTISSAGE AUTOMATIQUE (IC) ATELIER AVEC FABIENNE RADI			LUDIVINE FAUSTEN, ÉTUDIANTE, SECTION DE PHYSIQUE ATELIER AVEC ANNE-SOPHIE SUBILIA	
29	NOUS PASSONS TOUTE L'ENFANCE	5	66	COLOPHON	
	THIBAUT RIEBEN, ÉTUDIANT, SECTION DE MATHÉMATIQUES ATELIER AVEC ELISA SHUA DUSAPIN				
33	UNE TRACE D'ELLE	6			
	HERVÉ GHELLAÏ, COLLABORATEUR AUX AFFAIRES JURIDIQUES DE L'EPFL ATELIER AVEC JOSEPH INCARDONA				
37	L'ÉCART	7			
	VICTOIRE KEZEU TCHOUANGANG, ÉTUDIANTE, SECTION DE CHIMIE ET DE GÉNIE CHIMIQUE ATELIER AVEC JOSEPH INCARDONA				
41	MÉMOIRE À L'ABANDON	8			
	ALICE ROUSSEAU, COLLABORATRICE À LA FACULTÉ STI ATELIER AVEC JOSEPH INCARDONA				

O

UN ATELIER D'ÉCRITURE LITTÉRAIRE À L'EPFL

Rencontrer, discuter, échanger, écrire avec une écrivaine ou un écrivain. Le CDH-culture a ouvert en 2022, pour la deuxième année consécutive, un atelier d'écriture qui a permis à des étudiantes et étudiants de travailler personnellement avec une autrice ou un auteur. Une thématique, la trace, a été donnée comme source d'inspiration: elle reprend le THEMA organisé tout au long de l'année par le CDH le Collège des Humanités et qui s'est décliné sous la forme de projets variés: podcasts, lunch-en-philo, masterclass de danse et conférences en marchant. Les six auteurs sélectionnés pour coacher les participants sont reconnus dans leur pratique littéraire et ont déjà mené des ateliers d'écriture.

Il s'agit de:

ELISA SHUA DUSAPIN
JÉRÉMIE GINDRE
BLAISE HOFMANN
JOSEPH INCARDONA
FABIENNE RADI
ANNE-SOPHIE SUBILIA

Leurs récentes publications ont été achetées et exposées par la Bibliothèque de l'EPFL durant le printemps. Elles relèvent de différentes voies littéraires ouvertes sur le voyage, l'écologie, la sociologie, l'enquête policière, l'intimité. Les personnes inscrites ont pu ainsi choisir à quel auteur elles allaient confier leur texte et ensuite partir en tête à tête pour deux workshops. Au final, seize personnes (étudiant.es mais aussi collaborateur.trices) dont treize ont accepté de participer à cette publication, ont écrit des textes de fiction qui dessinent différents cercles d'intérêt. On part du plus proche de l'individu, avec les récits imaginaires ou empreints de réel, d'épisodes saillants, parfois traumatiques, vécus durant les études. On découvre des passions qui doivent, pour exister pleinement, s'exclure l'une l'autre; la vie exige des choix. On suit la disparition accidentelle ou annoncée de personnes

âgées dont la vie et les souvenirs laissent des traces chez les survivants. On entend le monologue d'un soixantenaire qui relit, avec détachement et une certaine ironie, son parcours de vie.

On prend le large avec une position de transition à la fin d'un doctorat, métaphorisée dans les souvenirs tumultueux d'aventures en mer et en montagne. On se rend à Shanghai pour passer une journée effrénée marquée par l'activité compétitive sur les réseaux sociaux. On apprend, grâce à un point de vue décalé, un meurtre sordide. On explore des particules élémentaires qui ouvrent autant sur la physique que sur la poésie de la matière. On vit à la hauteur d'un animal exotique échoué malgré lui sur un trottoir urbain, en plein hiver. On s'insère dans les cernes d'un tronc d'arbre qui racontent une vie arboricole. On est dans la tête d'un jeune homme envahi par les souvenirs de la présence de ses proches.

Tous les textes, dans leur extrême diversité, sont au diapason de la trace. On décèle des traces mémorielles, des traces numériques, des traces matérielles, des empreintes et des indices.

Le 21 mai 2022, une lecture publique, suivie d'échanges et de discussions, a réuni les participants et les auteurs. A vous, lecteur.trices de découvrir maintenant ces productions enthousiasmantes qui expriment une envie d'écriture, un désir d'imaginaire et une volonté peut-être de laisser des traces inattendues.

VÉRONIQUE MAURON LAYAZ (PH.D)
Responsable CDH-Culture







VIREMENTS DE BORD

SOPHIE RIVARA, ASSISTANTE
À LA FACULTÉ DES SCIENCES DE LA VIE
ATELIER AVEC BLAISE HOFMANN

En équilibre sur le bord du dériveur, j'ose à peine me laisser tomber dans la culotte de trapèze. Chaque soubresaut du bateau me fait ajuster les muscles, sentir les vagues jusque dans les os, faire partie du vent. À la barre, elle est sortie aussi. Les pieds dans les sangles, le corps tendu vers l'extérieur, l'écoute dans la main, ajustant sans cesse la grand-voile. Un trou de vent, soudain, nous déséquilibre. On se jette en avant, rentrant dans le bateau juste à temps pour ne pas chavirer. Bourrasque suivante. Sortir, vite. Jambes tendues, se laisser tomber dans le harnais, à l'horizontale sur l'eau. Une vague plus haute m'arrose. Celle d'après nous emporte, on glisse sur sa crête. L'impression de voler. Je hurle. Ça vient d'en dedans.

J'avance, un pied devant l'autre. La glacier serpente, éblouissant en contrebas. Près du bord, trois petits yeux turquoise ou émeraude selon les humeurs du soleil. Des flaques vues d'ici, de bons petits lacs si l'on s'en approchait. Ils ne seront sûrement plus là dans un mois. Derrière le serpent de glace, des sommets dont les noms m'échappent. Ils restent là, année après année, et se suffisent à eux-mêmes. Je croise une famille, ribambelle de casquettes colorées. Les gamins souriants me renvoient à mes souvenirs. J'étais si fière, petite, de pouvoir dire que j'avais fait le tour du Märjelensee. Sur ma droite, à flanc de coteau, un immense rocher au milieu d'un vallon. Autour, les méandres d'une petite rivière alimentent des chardons. Quelques moutons font la sieste. Je me revois grimper sur les pierres, courir en riant avec mon frère entre les bras du ruisseau. Je continue ma route. J'arrive à un croisement. Un groupe s'engage sur le sentier qui grimpe au sommet du Bettmerhorn. Je me demande s'ils auraient fait le même choix il y a quelques années, quand le chemin du bas, d'où je viens, allait jusqu'au Moosfluh sans détour, sans remonter sur l'épaule du Bettmerhorn pour évi-

ter les zones en éboulement. Cette montagne qui s'effondre, c'est mon enfance qui s'effrite. J'ai mal à mon coin de paradis. Au détour du virage suivant, le sable séché du chemin me fait un clin d'œil. Chaque fois, je revois le sentier complètement verglacé en ce jour d'automne où l'expédition familiale est devenue plus aventureuse que prévu dans la neige et la glace. L'anecdote qui restera comme « un de ces jours où mes parents ont failli divorcer ». J'arrive au bout de la montagne. Le chemin bifurque et descend vers le Märjelensee. Je m'écarte du sentier, de ses marches de pierres et crapahute jusqu'à trouver un endroit où la roche a des allures de fauteuil. En contrebas, j'aperçois des marcheurs qui partent toucher le glacier. Je repense au lac recouvert d'icebergs qui m'avait fait rêver il y a une quinzaine d'années. L'époque où le détour durait un petit quart d'heure est bien révolue, le géant blanc recule. Aujourd'hui, ils en ont pour plus d'une heure. Moi, d'ici une heure, je repartirai par le tunnel qui traverse l'épaule du Eggishorn et permet de rejoindre l'autre versant. Je quitterai le glacier d'Aletsch, pourrai apercevoir le glacier de Fiesch au loin, puis serpenterai quelques heures à travers les alpages jusqu'au Golmenegg, avant de redescendre à Riederalp. Je m'offrirai peut-être même une baignade dans le Bettmersee au passage. Pour l'instant, j'observe le Märjelensee, qui trône bien loin du glacier, paré d'une multitude de « fleurs-coton ». Je m'étends. La roche orangée est lisse et fraîche. Le vent glaciaire m'effleure doucement et me fait frissonner malgré le soleil brûlant. Je ferme les yeux. L'enfant en moi saute de rocs en pierres. L'adulte s'assoupit.

Nos voix s'entremêlent dans le fracas de l'écume, la vague suivante m'aveugle. Un creux, se jeter encore en avant. Coup de vent, ressortir, bras tendus. Les cuisses brûlent. Ajuster sans cesse la position, de crête en crête. L'équilibre est précaire, l'effort constant, l'adré-

naline balaie tout. Nouveau creux, souffler un peu. On vire? Ok! Parée?

La chaleur de l'Italie en cette fin de février printanière. Le lac Trasimène, parfaitement lisse, scintillant dans la brume du crépuscule. Je me sens adulte. J'ai l'impression de stagner. Ma vie comme la surface imperturbable du lac. Et moi comme la branche qui y flotte. *Sono sul lago Trasimeno*. Comme une litanie, la phrase revient à la charge. *Sono sul lago Trasimeno. Vorrei scrivere in italiano, ma non posso. Non ne sono capace*. L'attrait d'une langue que je ne maîtrise pas bien, mais qui promet ce monde dans lequel je me sens devenir adulte. Avec intérêt, curiosité, peur et nostalgie. La bête est née en Italie. La bête est née en italien. *Sono sul lago Trasimeno*. Une phrase qui ne dit rien pour un coucher de soleil majestueux. Et pour une branche à la dérive. Sur le parking, ma Lancia Ypsilon. Ma voiture. Je déteste les voitures, mais pas celle-ci. Je suis au volant, fredonnant un hit de Jovanotti que je ne comprends qu'à moitié, en route pour mon chez moi. Nouveau pays, nouvelle vie, des collègues, un salaire, une voiture et un appartement de fonction... Je suis devenue adulte d'un coup, et en italien. *Sono sul lago Trasimeno*. Le soleil a déjà disparu quand j'atteins Corciano. *Noi siamo immortali!* assène Jovanotti à la radio. Moi, j'ai peur. *Come vorrei, che fosse possibile, cambiar' il mondo che c'è. Dimenticarmelo e... Sarebbe facile! Vasco Rossi et les autres, quoi de mieux pour cultiver la bête naissante. La bête qui lacère, les griffes d'un bonheur douloureux qui se forme et me forme. Grandir et découvrir. La bête ronronne et Max Gazzè s'impose à moi: so che sei li dentro, non ti muovi ma ti sento... Oggi te la cavi, sì! Ma non finisce qui!* Ses paroles comme un mystère. *Sono sul lago Trasimeno*.

Parée! Un coup de barre précis, relâcher le taquet bâbord, baisser la tête, laisser passer la bôme, reprendre à tribord, border sec et sortir pour limiter la gîte. Quelques secondes à peine, on reprend de la vitesse, le dériveur s'incline, et me voilà de nouveau au trapèze. Le vent me fait cligner des yeux. Le creux de la vague arrive d'un coup, plier les genoux, vague suivante, tendre les jambes. Une nouvelle

rafale nous amène presque à angle droit, mes pieds se tendent, je ne fais pas le poids. Lâche! Choquer un peu la grand-voile. La manœuvre est brutale, on bascule dans l'autre sens en partant au lofe, je suis dans l'eau. Dernier sursaut, je m'agrippe à la poignée, me concentre sur l'ultime traction et réussis tout juste à remonter. Le bateau est à plat, toutes voiles lâchées. Les toiles faseyent, claquant violemment dans le vent. Ça va? Oui oui, toi? Oui! On repart au près ou on fait un peu de travers?

Port Baïkal, hors saison. Un village de rien, de poussière et de rails abandonnés. Des restes de transsibérien menant à un petit port délabré. Les habitants nous jettent des regards intrigués. Des gamins remplissent des bidons d'eau dans une rivière, les chargent dans une vieille voiture et s'en vont. Quelques chiens s'approchent un peu trop. Une femme plus souriante vient nous demander ce qu'on cherche. Je baragouine, *Gdié komnati?* Où sont les chambres? J'ajoute quelques mots sur Google translate, elle semble comprendre... Elle entre dans un jardin, puis une maison, crie quelque chose, discute avec une voix masculine, ressort, me demande mon téléphone. La traduction s'affiche. *The host will be back in one hour*. Une heure plus tard, nous frappons à la porte. Nous sommes attendues par une petite femme à l'air jovial. Les dents ne sont pas toutes en bon état, mais le sourire est franc. Nous discutons du prix, réalisons qu'elle nous cèdera sa chambre et dormira avec son fils. L'eau courante ne coule pas sur demande, les toilettes sont dehors. Sa fille adolescente rentre à la maison. Elle est supposée parler anglais. Elle le parle comme moi le russe. On nous sert du lait de brebis. Nous bavardons un bon moment, je ne sais pas trop comment, avec des sourires et des grands gestes. *We are traveling by train. Mi idiom c poèzd. Iz Sankt Petersburg, v Moskva, i patom Kazan i Novosibirsk, i sitchass zdies. A patom v Mongolia i v Kitai*. Un récit aussi détaillé que possible dans un russe totalement approximatif. La compréhension est relative, mais l'échange bien présent. A six heures le lendemain, nous partons avec les premières lueurs du jour, le long de la route en terre qui s'étend entre les rails et le lac. Nous atteignons une

demie heure plus tard le vieux port, où le ferry *Baïkalskii vodi*, Eaux du Baïkal, nous attend, nous et de nombreux travailleurs. Ce lac est une mer. Immense et majestueux, il s'étend à perte de vue. La lumière timide de l'aube donne au paysage des airs de western féérique.

Travers ? Ok ! Elle ajuste notre cap, on borde les voiles. Une vague s'écrase de front contre la coque et nous explose à la figure. Je m'essuie les yeux en riant et je regarde à la barre. Nos sourires se font face. Tu sais quoi ? Quoi ? C'est trop beau.

2



SUR LA LIGNE D'UNE VIE

EMMA LANCTUIT, ÉTUDIANTE,
SECTION D'INFORMATIQUE
ATELIER AVEC ELISA SHUA DUSAPIN

Le réveil de M. Bourdin affiche quatre heures du matin lorsqu'il ouvre les yeux. Il se redresse, glisse un coussin derrière son dos et allume la radio. On annonce une forte mobilisation de la RATP samedi prochain. Il a été conducteur de métro toute sa vie et n'a jamais participé à une grève. Pour ainsi dire il n'en voyait tout simplement pas l'intérêt. Ses collègues militaient contre le salaire trop faible et les horaires trop importants. Lui vivait seul, dépensait peu. Le soir, il n'avait rien de particulier à faire. Il était celui qui amenait les enfants à l'école, les salariés à leur travail, les amoureux au restaurant. Il était l'élément indispensable, de l'ombre.

Il habite Poissy, le terminus du RER A dans les Yvelines. C'est un village à l'abri de l'effervescence de Paris. Ici, tout le monde le connaît de vue, l'apprécie, échange rarement avec lui. M. Bourdin n'est pas très bavard. Pendant quarante ans, il aura marché à quatre heures du matin jusqu'à son RER avec un thé brûlant puis se sera assis place conducteur pour la journée. Vingt fois par jour, il changeait de rame. Le midi, il mangeait son sandwich thon-œuf-mayonnaise avec avidité.

À présent, assis dans son lit, éclairé par la luminosité jaunâtre d'un store vieilli, il repense à ses années-là. Qu'a-t-il accompli ? Que lui est-il arrivé de particulier ? De particulier, cherchons. Il se souvient d'une jeune femme pleurant dans le métro. Elle habitait Poissy, elle aussi. Il était dix-sept heures, il l'avait installée près de lui dans la cabine, c'était interdit.

Son ventre se noue.

C'est tout. Il ne trouve rien d'autre. Il n'a ni la mémoire du passé ni la promesse du futur. Il n'a jamais eu d'ambition particulière et il n'a pas d'enfant. Eh ben. Il ne correspond simplement pas aux normes de la vie réussie. Et ses pensées s'arrêtent là. Dans l'acceptation d'une vie ratée, sans impact, pourtant heureuse. À sept heures, il achète une baguette et un sandwich

au thon bien qu'il n'en déjeune plus à présent. À dix heures, il reprend sa voiture au centre médical des Ursulines. Il a eu un début de cancer au poumon. Lui qui n'a jamais fumé. Sur le chemin du retour, il voit un jeune homme courir à bout de forces derrière un bus. Il reconnaît Joëy. Le bus part. Le jeune s'effondre et crie, le visage enfoui dans ses mains. M. Bourdin s'arrête. « J'ai raté le bus, je vais rater mon partiel, jamais je n'irai à la fac de droit ! » Le lieu d'examen est à une heure. M. Bourdin ouvre la portière. Le gamin monte. Cinq jours plus tard, M. Bourdin décède d'une rechute de cancer fulgurante. Le notaire de Poissy se charge lui-même d'organiser les obsèques. Il s'y rend, craignant de se retrouver seul avec le prêtre et le défunt. En pénétrant dans l'enceinte, il s'arrête net. L'église est bondée.

La fille du fleuriste prend la parole en premier. Elle tient un magnifique bouquet de pivoines blanches. *« Un jour, je me suis retrouvée à l'autre bout de Paris. J'étais démunie, je pleurais et j'avais terriblement honte de me montrer comme ça. J'étais sur le quai du RER. Je me suis approchée du quai. J'y voyais enfin du réconfort et j'allais bientôt sauter quand une main s'est posée sur mon épaule et m'a retenue. En me retournant, j'ai vu M. Bourdin. M. Bourdin et son regard bienveillant, franc, sans jugement. Il ne m'a rien demandé et m'a fait monter près de lui, place conducteur, pour m'éviter les regards que je ne supportais plus. Il m'a ramenée chez moi. Ce jour-là, il m'a sauvée ».*

Un mendiant monte à son tour sur l'estrade. Il a le nez rouge et les joues terriblement bouffies.

« Aujourd'hui, j'ai perdu un ami. J'ai perdu un ange gardien qui veillait sur Bernet, mon chien, et moi. Quand mon chien est parti, je voulais partir avec lui. En soi, une vie dans la rue vaut-elle le coup d'être vécue quand on n'a plus d'ami ? M. Bourdin m'a fait

comprendre que oui. Il s'était arrêté pour la première fois. Il m'a dit que tant que je vivrais, Bernet vivrait avec moi et m'a tendu, chaque matin depuis, un sandwich pour « Bernet et moi ». Ça a duré dix ans. Alors maintenant, je vais vivre pour trois.

Merci».

C'est au tour de Joëy de se lever. Il serre dans ses mains un papier et s'approche du pupitre. Il commence par lire les premières lignes de son acceptation à la fac de Nanterre. Sa voix flanche. Il reprend.

Les témoignages se succèdent ainsi longuement. Chacun a un mot de gratitude à formuler à l'égard de cet homme, acteur invisible des métros.

3



PLUS-QUE-PARFAIT

ALEXANDRE SADEGHI, ASSISTANT,
LABORATOIRE DE DESIGN ET MEDIA (IC/ENAC)
ATELIER AVEC ANNE-SOPHIE SUBILIA

1

Leonardo Zhang se lève comme chaque matin, avec le besoin irrésistible d'exister. Sa première cible est un café-bar au cœur de Pudong. Quarante-cinq minutes en bus dans les bouchons. À l'arrivée, jeu de coudes dans la foule. Dégorgement du portefeuille. Enfin, un barista occidental à la barbe touffue lui tend son cappuccino. De l'arabica colombien. Tous les meilleurs pourcentages et labels. La mousse blanche saupoudrée d'un mélange de cannelle, cacao, poivre du Sichuan. Des volutes blanches s'en échappent, révélées par les premiers rayons du jour. Leonardo tient précieusement la tasse des deux mains, un trophée en carton biodégradable. Le contraste, la brillance, la saturation... Tout est parfait. C'est le moment. Sortir le portable. Prendre cinq, six, sept clichés, au cas où. Quelques mots inspirateurs tapés du bout de ses pouces, puis l'upload, l'immortalisation. Le café tiédi, mais il faut avoir le sens des priorités. Leonardo pousse la porte de son bureau au dernier étage du gratte-ciel, celui qui ressemble à tous les autres. Aussitôt, c'est une première victoire. Yu Yangyang, à la réception, lui lance un sourire complice en indiquant sa propre tasse.

– J'ai vu ton post ! Il est bon, leur cappuccino, hein ?

– Oui. Le meilleur cappuccino de Shanghai.

L'allégresse est de courte durée, car les autres collègues n'en font aucune mention. Ils préfèrent parler des photos du vice-directeur adjoint. Il s'appelle aussi Zhang, mais on le surnomme « Grand Zhang » pour éviter la confusion.

2

Le quinquagénaire ventripotent vient de poster un album de ses deux enfants devant leurs bols de céréales, les visages barbouillés de sucre multicolore. Ils s'appellent Timothée et Marjolaine. Des prénoms occidentaux donnés, comme souvent, par des parents bien friqués. Des prénoms qui contiennent l'espoir et la promesse de destins dans des pays encore plus riches, plus prospères, là où les noms chinois sont imprononçables. Leonardo, au moins, n'est pas un nom donné. C'est celui qu'il s'est choisi. Les réactions des collègues sont prévisibles. Oh, qu'ils sont trop chou ! Trop mignons ! Adorables ! Leonardo ressent l'obligation de participer. Intérieurement, il ronchonne, mais l'échec de son cappuccino n'est qu'un contretemps. Il ne se laissera pas faire, pas par ce petit papa avec son bide à bière et ses photos mal cadrées, fades, qui n'exploitent que l'adorabilité nauséuse de ses deux bambins.

À onze heures cinquante-neuf, Leonardo quitte son bureau, dévale les escaliers, se propulse dans les artères engorgées de la métropole. Il se dirige, frénétique, au Tonkatsu, restaurant japonais aux bols de ramen si photogéniques que la file d'attente fait trois fois le tour du bâtiment.

Au retour, deux heures plus tard, la victoire est cette fois décisive. Yangyang, Grand Zhang, et même Petit Zhang complimentent la photo du bol débordant de soupe, décoré de feuilles d'algues, d'un œuf au blanc ferme et au jaune coulant, de ce morceau de poitrine de porc luisant. Les yeux d'huile pimentée parsèment le bouillon blanchâtre, laissant entrevoir les nouilles tirées à la main par un maître aux cheveux blancs venu d'Osaka. Sans réfléchir, Leonardo déclare que c'est le meilleur ramen du monde, un point c'est tout. Il n'en sait rien, mais le beau n'a pas besoin d'être bon.

Derrière l'écran de l'ordinateur, l'après-midi passe sans être ressenti. Puis, une lueur attire son attention. Dehors, des stratus éraflent le ciel comme des coups de pinceau bleus, orange, violacés. Par réflexe, sa main se glisse dans sa poche, mais n'y trouve rien...

Haletant, il cherche sous ses papiers, dans le réfrigérateur, sur le réservoir des toilettes. Toujours rien. L'angoisse s'accroît, l'étrangle... Puis, l'humiliation absolue : devoir composer son propre numéro avec un téléphone fixe. La sonnerie du portable retentit depuis l'endroit le plus évident, le plus idiot : la poche intérieure de sa veste. Le temps de retrouver l'appareil, le moment est passé. La lumière, cruelle maîtresse, a déjà changé et terni le ciel. Le stagiaire aux dents d'âne se tient devant la fenêtre. Il s'appelle aussi Zhang, mais on le surnomme « Petit Zhang » au vu de son âge. Il brandit son portable dernier cri, six objectifs, couleur campagne, édition limitée, huit pouces, écran mat. Leonardo grommelle. La prochaine fois, ce sera lui.

Après une heure dans le trafic fébrile du soir, Leonardo arrive aux portes de son lotissement muré, quatorzième phase d'un développement de tours qui quadrille le district de Hongkou. Après trois ans, distinguer sa tour des autres reste un défi. En entrant dans son deux-pièces, le numéro 825, Leonardo entend la voix de Maman l'appeler depuis le salon.

– C'est toi, Chenyu ?

Il soupire. Depuis l'embrasement de la porte, il aperçoit le bras de sa mère, si maigre, affalé sur l'accoudoir. Ses mains tremblent moins que hier, mais sa dose quotidienne de médicaments commence à perdre de son efficacité. Petit à petit, elle se désagrège au prix de trois mille kuai par mois en pilules multicolores.

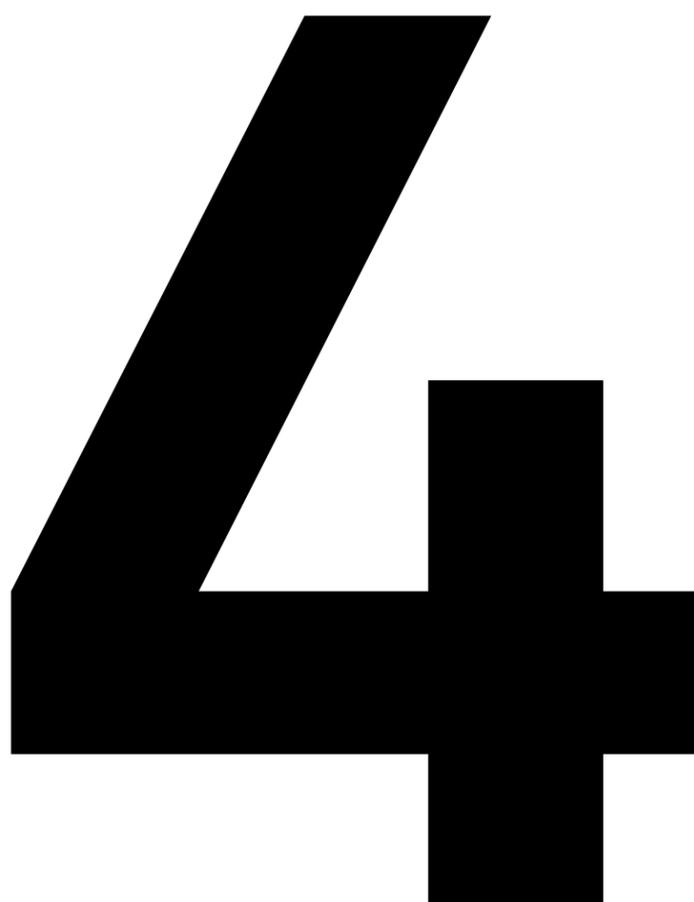
– Je t'ai dit de m'appeler Leonardo, dit-il. Combien de fois faut-il que je te le répète ? Maman se retourne, lui lance un regard blême. Ce regard qui n'a pas changé depuis qu'elle a quitté les terres rouges du Shandong rural pour venir vivre ici avec son fils unique, à dix minutes du meilleur hôpital de Shanghai. Elle ne comprend pas, ne comprendra jamais que Leonardo est le nom qu'il s'est donné, car un Chenyu ne réussira jamais.

– Oui, bien sûr, mon garçon, dit-elle d'une voix blanche.

Dans sa chambre, derrière la porte verrouillée, Leonardo s'enfouit sous son duvet pour entamer le dernier rituel quotidien. Comparer. Juger. Déterminer les vainqueurs et les perdants.

Malgré le bol de ramen, le Grand Zhang l'emporte haut la main grâce à Timothée et Marjolaine, suivi du Petit Zhang avec l'image dérobée du ciel. Leonardo n'est qu'en troisième position, devant Yangyang qui ne partage que des photos troubles de ses chats. La journée se termine en déception. Mais Leonardo se rassure. Il sait que si ses collègues postent, c'est parce qu'ils sont effrayés par l'idée qu'un jour, quelqu'un prononcera leurs noms pour la dernière fois. Lui, c'est pour se parfaire, pour ne plus être confondu dans la masse, et pour réussir, surtout. Cette solitude qu'il ressent est celle de tous ceux qui doivent réussir, pas parce qu'ils le veulent, mais parce que ceux qui ne réussissent pas disparaissent.

Dehors, Leonardo voit la constellation s'assombrir. Une par une, vingt-sept millions de fenêtres s'éteignent. Ses paupières s'alourdissent. Mais avant de succomber, une dernière inspection de son profil. La mosaïque défile, une succession d'autoportraits, de beaux ciels, de beaux cappuccinos... À l'instant où son propre portable s'éteint, il aperçoit le reflet de son visage hagard dans l'écran. Heureusement, le coup d'œil ne dure pas. Fermer les yeux. Dormir. Reprendre ses forces. Exister demande tant d'efforts.





LA DESCENTE

LOUCAS PILLAUD-VIVIEN, ASSISTANT,
LABORATOIRE D'APPRENTISSAGE AUTOMATIQUE ET
D'OPTIMISATION (IC)
ATELIER AVEC FABIENNE RADI

Je sors de mon appartement en claquant la porte. J'envoie les clés au fond de mon sac, visse mon casque audio sur la tête, saisis mon téléphone pour lancer la musique, le remets dans ma poche avant de dévaler les escaliers qui mènent au -3. Je m'engouffre dans le long couloir jaunâtre sur ma gauche en marchant d'un pas pressé. Il y a une sortie de secours au bout de la cave. Je tâte ma poche plusieurs fois pour me rassurer : mon portable n'a pas bougé. Ma main tremble. La musique projetée dans mes oreilles est un vacarme et mes pensées ont forme de brume.

A l'odeur familière de la laverie, juste avant la sortie, je lève enfin la tête. Ici s'étendent les conduits, les terminaisons d'eaux chaudes, les molettes et les leviers, les volants rouges qui actionnent l'arrivée du gaz. Le bruit des machines à laver qui tournent. Les eaux usées qui courent. Je me dis qu'on dirait Beaubourg. En vrai. En version humaine.

Je prends une longue respiration. Ralentis le pas. Ce spectacle industriel me rassure. Je pense à ma mère. Parce qu'elle m'avait dit en y rentrant « j'adore cette cave » avec ces grands airs phédriens de tragédienne grecque. Parce que, dès lors, j'avais su ressentir les effluves odoriférants du lavoir ; du jasmin, du mimosa, de la lavande, ou des cerises. Parce que l'odeur plastique des détergents s'était muée en parfums sucrés de promenades estivales, des minuscules sarcococcas, des myrtes de Cythère, des moutardes sauvages. Parce que ma mère y a été fidèle quand elle y est revenue. « J'adore cette cave ». « J'adore cette cave ». Et elle laisse glisser sa main sur ses murs glauques. Et son émerveillement me rassure.

Je ralentis encore. Je me mets à penser que ce lieu de traverse n'a rien à envier à ce qu'il y a au dehors : aux montagnes, au lac. Ici, je le sais. Je me sens bien. Mais il faut tout de même sortir, descendre le che-

min escarpé qui mène de la gare au lac. Pour ressentir la chaleur du soleil. Pour balayer les mauvaises pensées qui naissent dans ma chambre. Balayer les incertitudes, le doute. Oublier les discussions téléphoniques qui tournent en rond, les explications qui n'expliquent rien. Oublier les désaccords. Oublier la mesquinerie des hommes, celle qu'on trouve au travail ou dans les journaux. La mienne. Je réajuste mes écouteurs et pousse le volume. Le tumulte intérieur est revenu.

J'ouvre la porte de la cave et m'engage dans la petite ruelle qui surplombe le chantier d'un musée en construction. L'odeur de soufre dégagé par le bitume fumant me saisit et, relevant la tête, j'entrevois la grande grue rouge qui trône au milieu du désordre et dont la nacelle est, par un hasard dont seules les pentes de Lausanne ont le secret, à la même hauteur que les fenêtres de mon appartement. J'incline donc plus intensément la tête pour voir si le grutier qui me réveille tous les matins à sept heures m'aperçoit. Non. Concentré sur sa tâche, il est tout entier appliqué à faire passer une charge de plusieurs tonnes d'une partie à l'autre de l'immense chantier. Je l'observe. J'envie sa virtuosité. Le pan de mur qu'il traîne a à peine oscillé durant la manœuvre. Bien sûr que Sisyphe est heureux.

Je descends les escaliers qui passent à travers les travaux. Je rêve d'océan, de vagues, de leur grondement, de mouvements, de peur, d'écume, d'embruns, de ressac, de méduses, de vent. Tout ce qui calme mes pensées. Celles qui d'habitude prennent un malin plaisir à me frôler à toute vitesse en me narguant, à s'entrechoquer, à hurler dans un capharnaüm décourageant ; et qui se mettent alors à ralentir docilement comme un chat qui ronronne. De là rien n'est plus agréable que de les saisir doucement, les caresser avec apaisement, ou même tourner la tête et les lais-

ser s'amuser seules pour un moment. « Et bon, un lac, c'est pas tout à fait ça, mais c'est déjà pas mal ».

La sonnerie de mon portable se met soudain à retentir. Je sursaute. Puis souris. Je comprends ce que je dois faire. Demi-tour. Je remonte les marches du chantier quatre à quatre, ouvre la porte de la cave avec énergie, remonte les sept étages qui me séparent de mon appartement, en ouvre la porte dans un mouvement précis, puis jette mon portable, mon casque et mes clefs sur mon lit. Je referme doucement la porte derrière moi pour ne pas la heurter, redescends au -3, prends une grande respiration – gardénia, c'est la dame du 4ème – et me retrouve dehors. Un lointain écho énergique me parvient. « Hé-ho ». Le grutier s'égosille en agitant ses bras depuis sa nacelle. Je devine son large sourire et lui en renvoie un chaleureusement.

La musique qui passait en boucle a laissé la place à la fraîcheur de la bise printanière qui chatouille mes oreilles. Je crois même deviner les oiseaux que Minnie Riperton fait gazouiller dans son titre Loving you. Je ferme les yeux en entamant pour la deuxième fois ma descente vers le lac. Je marche si lentement que je ne suis pas certain d'avancer réellement. J'écarte les bras pour embrasser la légèreté du moment comme on voit dans les mauvais films Hollywoodien. J'en ai conscience. Mais je m'en fous. Car je suis bien. Mes pensées se déposent maintenant doucement sur moi. Ma mère. Le grutier. L'océan. Et maintenant mes professeurs de tennis qui ont été ma famille pendant si longtemps. D'abord Daouda et son éternelle question quand il me retrouvait; oui si tu me le demandes maintenant, « oui, ça gazouille ». Certes, seulement depuis 30 secondes. Mais « Oui, ça gazouille ». Puis, l'image de Jip, ivre et souriant, les bras écartés comme un albatros. Il m'avait dit que mes épaules étaient lourdes du talent que je portais. J'avais douze ans. Je l'avais cru et simplement écarté les bras pour les sous-peser. J'ai perdu cette insouciance. Mais pas encore sa trace. Alors je continue à descendre comme si j'allais la rencontrer.

5



NOUS PASSONS TOUTE L'ENFANCE

THIBAUT RIEBEN, ÉTUDIANT,
SECTION DE MATHÉMATIQUES
ATELIER AVEC ELISA SHUA DUSAPIN

10 octobre 2084. Aujourd'hui c'est le jour de mes soixante ans. Et donc, d'après la loi dite « de l'utilité », le jour de mon exécution. Alors aujourd'hui, écrivons. Gardons une dernière trace.

Nous passons toute l'enfance et l'adolescence à peiner à trouver la bonne distance face au monde et à ses phénomènes. Nous lisons, nous apprenons, nous expérimentons et nous rectifions. Puis, arrive le jour où toutes les bonnes distances nécessaires au bon déroulement de la vie sont établies et là le temps commence à passer plus vite, le temps souffle, le temps ne rencontre plus aucun obstacle, le temps traverse nos vies, les jours passent à une vitesse vorace et, avant même de s'en apercevoir, on a quarante, cinquante, soixante ans.

Prenons alors le temps.

Pour commencer, oublions que nous savons que la vie est facilement difficile, oublions que nous sommes capables de surmonter presque toutes les souffrances et à garder le sourire, oublions que l'on nous a fait du mal, mais aussi oublions, surtout, que nous avons fait du mal, beaucoup de mal, et oublions finalement que rien n'a l'importance qu'ont les débuts de chaque chose.

C'était il y a plus d'un demi-siècle, j'avais à peine six ans, quand pour la première fois j'ai consciemment observé un oiseau chanter du haut d'un arbre. J'étais avec mon Dead – le père – dans la forêt digitale de la ville de Genève, la ville où vos désirs sont réalité.

Pourquoi est-ce que je me souviens encore de cela ? Je voulais écrire à propos de mes succès professionnels, garder une trace écrite de ma victoire et je parle d'oiseau ! Quand nous, les humains, n'avons plus le temps c'est là que nous divaguons, nous partons en cacahuète, nous enchaînons les délires, les faux souvenirs, les faux sourires. Je ne suis pas différent, je divague, je pars en cacahuète, j'enchaîne les délires,

les faux souvenirs, sans oublier les faux souvenirs. Alors que je parlais de nous, d'un essai de vérité humaine, mais je n'arrive pas à rester sur nous, je dois toujours partir sur je, toujours moi, moi, moi, moi et encore moi, une dernière fois moi.

Peut-être que c'est pas si grave au final. Est-ce que nous pouvons prévoir quand sera le 10 octobre à nouveau ? J'aime le 10 octobre, c'est une couleur de paix, un moment de souvenir et de sourire. Je sens comme un goût de « j'en veux plus ».

10 octobre, où es-tu passé dans le futur ?

Si j'y pense bien, je n'ai plus rien à dire. Est-ce que j'ai même déjà eu quelque chose à dire ? Il faut que je me concentre si je veux, le temps d'un jour, devenir celui qui est et non pas celui qui, pour l'éternité, n'aura jamais été.





UNE TRACE D'ELLE

HERVÉ GHELLAÏ, COLLABORATEUR,
AUX AFFAIRES JURIDIQUES
ATELIER AVEC JOSEPH INCARDONA

« Comment ai-je pu en arriver là ? » Minuit deux, plus que trois heures avant le bouclage du journal et son article n'était toujours pas commencé.

Avachi, la tête entre ses mains, il se redresse pour s'étirer en tournant sur lui-même ; il voit son reflet dans le miroir de la penderie à sa gauche. Un bouton de sa manche a laissé une marque étrange sur sa tempe. Combien de temps est-il resté dans cette position ? Il s'aperçoit aussi que sa chemise est entièrement maculée d'affreuses taches rouges. D'où viennent-elles ? Son regard accroche alors une photo sur le mur, une photo de mariage. C'est lui, il est souriant, il a l'air heureux. Il rêve encore quelques instants, mais le tic-tac infernal de son horloge le ramène à la réalité. Minuit trente ! L'heure d'un bon café, se dit-il. Il se décolle péniblement de sa chaise et se demande s'il ne faudrait pas qu'il se change, qu'il se débarrasse de cette chemise qui semble empoissée de marques pourpres. Puis, passant devant la porte entreouverte de sa chambre, il entend le souffle régulier du sommeil d'un enfant. Il referme alors sans bruit la porte et se dirige vers la cuisine. Pendant que la chaleur du gaz fait frémir l'eau de sa cafetière italienne, il se remémore son week-end et essaye de comprendre quand tout a basculé.

Elle est venue avec leur fils, Matteo, et ils se sont retrouvés dans le parc, près du lac. Il l'a vu arriver de loin, portant une robe légère à imprimés printaniers. Elle avait conservé cette allure énergique et souple qui faisait flotter les pans de sa robe avec grâce. Ses beaux cheveux châtain rassemblés par une queue de cheval se balançaient vivement dans son dos. Sûr, elle était belle ! Matteo a couru dans ses bras dès qu'il l'a aperçu en criant un « Papaaa ! » sonore et joyeux. Il s'est alors accroupi et l'a soulevé d'un geste ample pour le faire sauter en l'air. Surpris par son poids, il ne l'a pas fait décoller aussi facilement qu'il y a encore

quelques mois. Comme il a grandi ! « Tu vas bien ? », avait-il demandé à sa femme, enfin son ex-femme maintenant, puis sans attendre la réponse, il avait ajouté « t'as vu ? il fait beau ». En disant cela, il s'était trouvé ridicule de commencer par d'aussi piètres considérations. Elle n'avait d'ailleurs pas répondu, considérant que ces échanges convenus n'étaient là que pour masquer la gêne qu'il ressentait. De toutes façons, elle n'était pas venue pour ça. Elle était venue parce qu'elle ne voulait pas que Matteo soit perturbé par la séparation et aussi parce qu'elle avait des choses importantes à dire. Lesquelles ? Il ne s'en souvenait déjà plus.

L'odeur du café en train de glouglouter dans un bouillonnement furieux le sort de sa rêverie.

« Merde ! » décidément. Sa femme le lui disait bien : « tou né sais pas faire lo caffè ». Elle avait raison, toujours. Alors qu'il vide le contenu de sa cafetière dans l'évier, il accroche sur un mot qu'elle disait : « più ! ». Elle l'avait redit ce week-end. Elle n'en pouvait plus ! Il ne se souvenait pas comment la conversation badine avait dérapé sur les anciennes rancœurs, ces mots affreux dits dans un excès de colère et d'énervement, ceux que l'on regrette d'avoir prononcés. Ceux qui laissent une trace indélébile dans les vies.

« Quelle heure est-il ? » Un rapide regard sur l'horloge de la cuisinière lui répond, impitoyable, « Une heure trente ! » Déjà ! Plus que quelques heures avant que les rotatives ne crachent ce texte qu'il lui reste encore à écrire.

Il laisse tout en plan, décidant qu'il est bien assez réveillé pour se passer d'un café que de toutes façons il s'obstine à faire bouillir et à jeter. Il retourne prestement à la table de son bureau, qu'un néon éclaire de sa lumière crue et il reprend ses notes. Il hésite un moment, puis se lance et commence à écrire : « Nous sommes toujours sans nouvelles du jeune Matteo,

dont la mère a été retrouvée morte, poignardée, ce dimanche dans le parc du Sauvabelin...»

7



L'ÉCART

VICTOIRE KEZEU TCHOUANGANG, ÉTUDIANTE,
SECTION DE CHIMIE ET DE GÉNIE CHIMIQUE
ATELIER AVEC JOSEPH INCARDONA

Cela fait deux ans que nous ne sommes plus ensemble. Il est parti s'installer à Bordeaux et je suis restée à Lausanne. Mon cœur me chuchotait que jamais je ne m'en remettrais mais le soleil continuait son insolent manège, me narguant chaque jour de ses éclats.

Mes amies m'ont poussée à utiliser les applications de rencontres pour me sortir de ma torpeur. J'ai commencé par refuser. Je n'avais pas la force de rencontrer de nouvelles personnes. Mais mes amies ont insisté tant et si bien que j'accepte finalement. « Louise, vingt-quatre ans, étudiante en art et design, prête à quitter le célibat ». À peine ai-je créé mon profil que des dizaines de notifications ont assailli mon téléphone. Je ne savais pas qu'il y avait autant d'hommes célibataires dans le canton ! Une conversation se détache du lot. Il est drôle, respectueux et nous avons la même passion pour le thriller. Il sait manier l'art de la discussion – l'expérience d'un homme déjà trentenaire sans doute. Alors, tout doucement, je reprends espoir. Louise et Gregory, Gregory et Louise – ça sonne si bien. Non, il ne faut pas que je m'emballe. Pourtant, il est si attachant lors de nos appels interminables... Après un mois de conversations quasi-quotidiennes, j'accepte enfin de le rencontrer.

J'arrive au bar convenu pour rencontrer cet inconnu pourtant si familier. Je le vois enfin, il a l'air tout aussi stressé que moi, cela me rassure un peu. Je remarque qu'il n'a pas la même couleur de cheveux que sur les photos du site, cela lui sied moins bien. Il se lève maladroitement pour me saluer et il me tend la main. J'ai l'impression d'être face à un collègue. Allez Louise, les premières impressions sont souvent trompeuses, donne-lui sa chance... Au début nous conversons de banalités puis l'échange devient passionnant, il me parle de son projet de scénario qui relate le parcours d'une femme kidnappée par un homme rencontré en

ligne – Gregory est producteur et scénariste de films. Je lui dis en blaguant que j'espère que ce n'est pas autobiographique. Il s'esclaffe et me dit qu'il attendrait le deuxième rendez-vous. Son humour sarcastique me séduit. Physiquement, ce n'est peut-être pas mon type mais mentalement nous filons sur la même longueur d'onde. Nous enchaînons les cocktails et l'ambiance se réchauffe. Gregory ose les premiers contacts physiques, sa main est glacée mais de timides papillons titillent mon ventre. Il perd son statut de collègue.

La conversation devient beaucoup plus personnelle et il me pose des questions sur ma famille. Je lui confie que je n'ai personne à part ma mère qui fait des va-et-vient entre les hôpitaux psychiatriques et la maison. Il me confie que ses deux parents ont péri dans un accident et qu'il a été élevé par sa grand-mère. Ce passé lourd nous lie d'une manière inédite. Aucun misérabilisme ne se lit dans ses yeux, il comprend. Pour alléger l'atmosphère, il me propose d'aller danser et il pose deux gros billets sur la table. Je l'interroge du regard, toutefois il ne s'émeut pas le moins du monde et m'attire vers la piste de danse. À moitié ivre, je ne me pose pas plus de questions et je me laisse porter par la musique. C'est un bon cavalier. Je passe une soirée tout simplement fabuleuse. C'est la première fois depuis ma rupture que je ressens cela. Il me propose de me raccompagner chez moi en voiture. Je n'ai pas pour habitude de monter dans la voiture d'un inconnu mais je fais un écart ce soir-là. Il m'ouvre la porte d'un quatre-quatre luxueux – ses films ont l'air de bien rapporter. Une fois assis, il me met ma ceinture, son torse collé contre le mien un bref instant. N'y tenant plus, je l'embrasse. Ou peut-être que lui m'embrasse. Je ne sais plus. Il me tient l'épaule et m'attire à lui. Sa langue est sucrée, ses lèvres fines. Je réfléchis déjà à comment l'inciter à monter chez moi

une fois en bas de l'immeuble. Je sens alors comme une piqûre sur mon bras et un liquide froid se répand dans mes veines. Il me sourit. Et il démarre.

Je suis réveillée par le vent. Je suis courbatue de partout et ma tête menace d'exploser. Je suis dans un endroit inconnu, une forte odeur de cigarette domine une odeur métallique. Les murs sont jaunis et nus, la lumière du matin filtre de manière lugubre à travers les stores rouillés à demi baissés. J'entrevois des résineux et des feuillus immenses à perte de vue. Le vent fouette les arbres centenaires et j'ai comme l'impression qu'ils hurlent dans le vent. La tempête fait un bruit à glacer le sang tel un orchestre funèbre. Bordel, mais où suis-je ? J'aperçois mes vêtements sur le sol poussiéreux et je réalise que je suis totalement nue dans un lit poisseux. Je vais vomir. Mon dernier souvenir remonte à lorsque je suis entrée dans la voiture de Gregory. Tout à coup je me fige, une silhouette se trouve à côté de moi dans le lit. Je ne sais pas quoi faire. Dois-je réveiller Gregory et lui demander ? Non, il faut que je me barre. Je suis totalement désorientée. Je sors du lit aussi vite qu'un escargot pour ne pas le tirer hors de son sommeil. Je respire trop fort, il faut que je me ressaisisse. Je pose ma main sur mon cœur pour lui ordonner d'arrêter son boucan. Je m'habille silencieusement en priant qu'il ne se retourne pas. Je scanne la pièce du regard mais mon sac à main reste introuvable, pas d'objet contendant ou lourd pouvant servir d'arme à l'horizon non plus. Chaussures à la main, je me dirige vers la porte de la chambre. Je tente de baisser la poignée, la porte est bloquée. Des larmes d'impuissances et d'effroi commencent à rouler le long de mes joues. Je considère l'option de sauter par la fenêtre mais nous sommes trop haut. J'observe alors vers le lit et je manque de faire une crise cardiaque. Gregory me fixe en souriant depuis le lit.

– Bonjour ma chérie, bien dormi ? me dit-il le plus naturellement du monde.

– Ma quoi ? Où sommes-nous ? Que s'est-il passé hier ? Pourquoi ne suis-je pas chez moi ? m'affolé-je.

– Mais que racontes-tu, Louise ? Nous sommes chez nous, voyons !

Il a l'air sincère mais sa paupière tressaute et son sourire se fait de plus en plus inquiétant. Je pense mourir de peur. Je manque d'abandonner et de m'effondrer en sanglots mais l'adrénaline me maintient fermement debout. Gregory s'étire, sort de son lit et se dirige vers la porte. Je recule lentement.

– Si c'est une blague, elle est de très mauvais goût. Je veux rentrer chez moi.

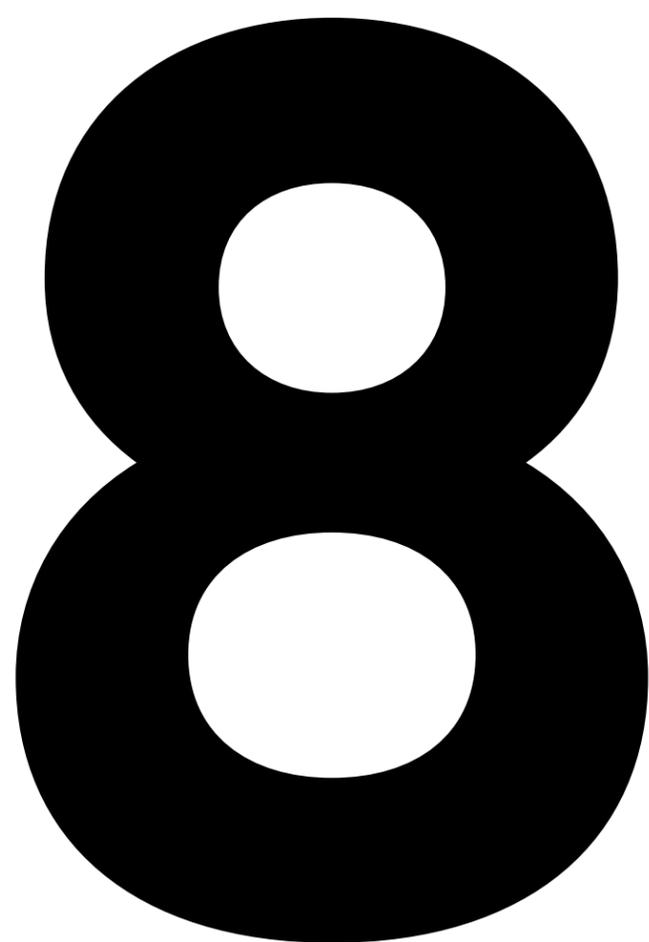
– Louise, arrête de plaisanter. Ça fait cinq ans que nous sommes mariés enfin ! grogne-t-il en déverrouillant la porte.

– Mais oui suis-je bête ! Mon petit mari pourrait-il me chercher un verre d'eau ? J'ai très mal à la tête.

Je le suis dans le couloir et nous allons dans la cuisine. Il sort une bouteille d'eau et lave un verre sale. Alors, j'entends un bruit étouffé. Je tends l'oreille, on dirait la voix d'une femme. Elle vient de la pièce d'à côté. J'ouvre la porte et une odeur putride me saute au nez. Je recule, je croise mon reflet dans le miroir au fond de la pièce : mon visage est tuméfié. Sous le choc, je ne remarque pas tout de suite les trois femmes enchaînées dans la pièce, l'une s'agite mollement.

– Gregory ? murmurai-je.

– Moi, c'est William, sourit-il, des chaînes dans une main, un couteau dans l'autre.





MÉMOIRE À L'ABANDON

ALICE ROUSSEAU, COLLABORATRICE
À LA FACULTÉ STI
ATELIER AVEC JOSEPH INCARDONA

Eliane a disparu presque du jour au lendemain. Ma voisine de palier avait été libraire une grande partie de sa vie. Elle était veuve depuis longtemps déjà et avait trois enfants qui vivaient tous à l'autre bout du pays, une ville alémanique d'où était originaire leur père. Nous habitons un petit immeuble dans un quartier résidentiel plutôt aisé, proche du lac. Quelques jours avant sa disparition, je suis passée rendre un livre à Eliane au retour d'une de mes gardes de nuit à l'hôpital psychiatrique. Elle m'a fait entrer chez elle, son semainier à la main. Ma voisine avalait ses anti-dépresseurs religieusement tous les matins. Elle ne voulait surtout pas finir en maison de retraite, qu'elle répétait toujours. Ses médicaments, tout comme ses livres, étaient ses remèdes pour rester le plus longtemps « bien dans sa tête », sans dépendre des autres.

L'odeur de renfermé m'a secouée. Comme toujours, l'appartement était surchauffé. Elle n'était pas coiffée, alors que la matinée était déjà bien entamée. Depuis la disparition de James, un jeune écrivain prestigieux devenu son idole, j'avais remarqué qu'Eliane s'était laissée aller physiquement. Elle m'a préparé un thé. Nous avons toutes deux une passion pour le thé et la lecture. Peut-être était-ce pour nous une façon d'apporter une touche d'exotisme dans nos vies un peu solitaires.

Ce jour-là, elle m'a confié ne pas se sentir en forme. Elle s'était réveillée, perdue, ne sachant plus quoi faire. Ces épisodes de confusion matinale la laissaient toujours déprimée pour le reste de la journée. Nous avons parlé des voisins, de tout et de rien. Ses petits-enfants lui avaient installé Skype sur son ordinateur. Elle pouvait maintenant les voir, c'était plus commode, trouvait-elle.

En prenant congé d'Eliane, je me suis attardée comme d'habitude sur l'une des multiples photos

d'elle et James, celle devant la tour Eiffel tenant un ours en peluche dans les bras. Tous deux rayonnaient de joie comme s'ils étaient amis de longue date. James avait été un célèbre écrivain de 37 ans. Eliane avait eu un coup de cœur pour lui et ses récits lors d'un festival du livre en France. Elle était une de ses admiratrices les plus âgées et, de par son ancienne profession, elle avait pu faire sa connaissance. Elle avait beaucoup voyagé pour le voir et l'écouter lors d'évènements littéraires. Ils se retrouvaient ensuite pour papoter brièvement et faire une photo. Elle s'était faite des amies parmi ses autres admiratrices en France et en Angleterre. Une collection de photographies d'eux trônait fièrement dans son hall d'entrée pour le prouver.

Les enfants d'Eliane n'avaient jamais accepté son « obsession » pour James, m'avait-elle confié un jour. Malgré leur grande différence d'âge et la préférence de James pour les hommes, Eliane semblait en être tombée amoureuse.

Deux ans avant la disparition d'Eliane, James avait été retrouvé mort dans sa villa. Son compagnon l'avait découvert sans vie au lendemain d'une fête fortement arrosée. Il s'agissait probablement d'un suicide, même si les causes restaient inconnues du public. La santé d'Eliane a commencé à se détériorer à partir de ce moment-là. Elle a abandonné ses promenades quotidiennes et restait parfois en pyjama toute la journée. Ses oublis devenaient de plus en plus fréquents. Elle ne savait plus comment s'y prendre avec ses lessives. Elle manquait ses rendez-vous médicaux. Sa famille dut rapidement faire appel aux services de soins à domicile pour l'assister et lui faire livrer ses repas.

Je ne m'étais pas inquiétée de la disparition d'Eliane les premiers jours. Elle avait certainement rendu visite à un de ses enfants et avait oublié de me

prévenir. Après une semaine, j'étais soucieuse ; ça n'était pas son habitude de partir si longtemps voir sa famille.

Eliane a réapparu environ dix jours plus tard. Elle attendait devant ma porte, un après-midi alors que je rentrais les bras chargés de commissions. Elle ne retrouvait plus ses clés, m'a-t-elle déclaré. Elle avait l'air chamboulée. Dans l'embarras, je l'ai fait entrer chez moi et lui ai préparé un thé tout en la questionnant. Où avait-elle été ? Qu'avait-elle fait ? Elle m'a répondu qu'elle séjournait dans un hôtel mais qu'elle ne s'y plaisait pas du tout. C'est alors que j'ai compris. Elle n'avait pas de sac à main. Elle m'a donné un vague nom. J'ai rapidement trouvé un nom similaire à l'aide de mon téléphone portable. Je les ai contactés. Eliane séjournait depuis dix jours à Beau Regard, une maison de retraite non loin de notre quartier.

Depuis le déménagement d'Eliane en EMS, toutes mes visites ont été éprouvantes. La première fois, j'ai été frappée par l'austérité de sa chambre, il n'y avait aucun objet personnel. C'était propre, moderne et sans âme comme une chambre d'hôtel. Peu à peu, sa famille a décoré son nouveau lieu de vie avec des photos de ses petits-enfants, son mari défunt et les multiples voyages de leur mère, ceux avant James. Les photos d'Eliane et James avaient toutes disparues. Eliane n'avait plus son mot à dire. Avait-elle oublié James ? Pensait-elle encore à lui durant les instants où son cerveau ne l'avait pas complètement abandonnée ?

Je savais le manque de temps du personnel pour converser avec les patients, seuls les soins de base comme la toilette pouvaient être dispensés. Par contre, ces endroits avaient toujours d'impressionnants programmes d'excursions, qui figureraient, nul doute, au rapport d'activités annuel de ces établissements. J'avais récemment lu un article sur une expérience aux Pays-Bas. Des étudiants vivaient gratuitement en colocation, moyennant de passer du temps avec les personnes âgées vivants sous le même toit.

J'insistais toujours pour que nous sortions de sa chambre et allions au café qui se trouvait au rez-de-

chaussée. Je lui apportais des petits gâteaux de sa boulangerie préférée qu'elle grignotait avec son thé. Eliane ne s'était liée à aucune autre personne. Elle qualifiait les résidents de fous. Elle n'appréciait pas non plus les excursions. Le café était rarement occupé lors de mes venues. Parfois, il y avait des familles en visite et souvent des personnes attendaient seules, le regard vide.

Mes visites se sont faites de plus en plus courtes. Je ne savais plus de quoi converser avec Eliane.

Ses livres aussi semblaient avoir disparu de sa chambre. Je n'ai jamais osé mentionner James. Je ne voulais pas la troubler plus qu'elle ne l'était déjà. Lors de nos dernières rencontres, je pense qu'elle ne connaissait plus mon nom. Savait-elle encore qui j'étais ou faisait-elle semblant de me reconnaître dans l'espoir de continuer à recevoir mes visites ? Je pensais à mes parents. L'un habitait à des milliers de kilomètres, l'autre heureusement vivait proche. Dans quelles conditions vieilliront-ils ? Est-ce que je vivrai moi aussi une fin de vie semblable à celle d'Eliane ? Ou parviendrons-nous à évoluer vers une société plus inclusive envers les personnes âgées et la santé mentale ?

À ma dernière visite, j'ai trouvé Eliane attablée à la petite cafétéria de son étage, seule. Elle buvait un thé. Je me suis dirigée vers elle, un bouquet de pivoines à la main. En voyant mes fleurs, elle me dit en souriant :

– Bonjour Madame, vos fleurs sont magnifiques !

Mon mari James m'en a offert d'aussi jolies ce matin.

9



LA TRACE

ISABELLE NGUYEN, ÉTUDIANTE,
SECTION D'ARCHITECTURE
ATELIER AVEC ELISA SHUA DUSAPIN

Une lettre est arrivée aujourd'hui. Ma sœur m'a prévenue par message. J'ai hâte de rentrer afin de l'ouvrir. Cela fait une semaine que je scrute ma boîte aux lettres chaque soir en rentrant des cours. Arrivée chez moi, je l'ai prise dans mon bureau. Elle est dans une enveloppe grise. Je discerne son écriture au stylo bille bleu. Je l'ouvre si rapidement qu'elle se retrouve à moitié déchirée. Des figures abstraites sont dessinées en feutre noir au recto. J'ai tourné la carte pour enfin la lire.

Elle va mieux mais reste encore fatiguée. Elle me raconte ce qu'elle fait de ses journées, comment elle s'occupe. Depuis son enfance, elle a une panoplie de papeteries. Elle a des petits autocollants, des stylos et des feuilles multicolores. Quand elle part en vacances, elle envoie des cartes postales à tout le monde. Moi j'ai toujours eu des crayons de couleurs et des feutres; tant que j'ai quelque chose pour dessiner je suis heureuse. Les seules cartes postales que j'envoyais étaient celles que l'on devait rédiger pendant les camps afin d'envoyer des nouvelles à nos parents.

Ma première lettre l'a touchée. Elle n'aurait jamais pensé que je me mette à écrire pour quelqu'un. La dernière fois que je l'ai vue remonte à trois semaines. Le mois de mars vient de débuter. Les oiseaux chantonnent dans les rues et le soleil réchauffe nos peaux. On est parti se promener dans la ville. Comme d'habitude, on fait les fripes, le marché aux puces. On discute de tout et de rien. On raconte nos vies. Elle voudrait s'émanciper de sa famille et cherche un studio afin d'y vivre avec son copain. Elle m'a aussi parlé de ses projets d'avenir, d'art et de ses perspectives de vie. Moi je lui raconte mes soirées et futures soirées. Je lui confie mes inquiétudes sur mon avenir et ma volonté de partir de Lausanne. Je lui parle du fait de revoir les gens en amphithéâtre sans masque.

La levée de la plupart des mesures sanitaires nous fait du bien. La vie nous a semblé plus douce et pleine de promesses. « J'ai fait une tentative de suicide ».

Lorsque je reçois ce message, je suis en cours. Il est 11h. Je flotte dans l'amphithéâtre. Le monde devient blanc. Comment tout a pu si vite mal tourner? Pourquoi a-t-elle voulu se donner la mort? Est-ce un ultime appel à l'aide? Tant de questions sans réponse dans ma tête. Je n'arrive pas à me rendre compte que j'ai failli perdre quelqu'un: une amie. Elle a failli disparaître pour de bon. Sa trace sur Terre aurait pu être achevée. La trace qu'elle a laissée dans chaque personne qu'elle a rencontrée aurait pu s'interrompre brusquement.

Les jours suivant, je suis devenue une plante verte. Je remplissais mes besoins vitaux. J'allais en cours mais mon esprit divaguait. La seule chose qui me ressourçait était de voir mes amis en petit groupe. A ces moments-là, je me sentais mieux, je riais avec eux et je partageais aussi ma tristesse. Je leur expliquais à quel point cela m'avait marquée et que je me sentais mal et seule. J'essayais de prendre des nouvelles de mon amie sans être trop insistante. Je voulais respecter son espace privé. Elle était moins présente sur les réseaux sociaux. Cela m'a inquiétée, mais voir qu'elle se connectait de temps en temps me rassurait. J'avais terriblement peur qu'elle ne recommence. J'ai décidé de lui écrire des lettres.

Je suis allée en papeterie acheter des cartes et des enveloppes de couleurs pastel. Je suis rentrée et je me suis mise dans ma chambre. J'ai décrit mes journées, raconté des potins et à la fin, je lui ai demandé si l'idée d'une correspondance lui plaisait. C'était la première fois que j'entamais une correspondance avec quelqu'un. Je commençais à comprendre pourquoi elle avait toujours adoré écrire. L'écriture me

permettait de mettre à plat mes émotions. Elle me permettait de laisser une trace de mon vécu et ressenti. J'étais plus apaisée.

J'ai cacheté l'enveloppe, écrit son adresse ainsi que la mienne au verso. Je me suis habillée et je suis partie déposer la lettre dans la boîte postale.

10



LA FALAISE

MIRIAM PETRILLI, COLLABORATRICE
À LA BIBLIOTHÈQUE DE L'EPFL
ATELIER AVEC ANNE-SOPHIE SUBILIA

J'ai hérité de ces serres. J'y cultivais des fleurs comestibles.

Pendant des années je les ai chéries, toutes. Je leur laissais le temps de percer la terre et de s'épanouir dans leurs intenses couleurs. J'avoue que pendant qu'elles se faisaient belles, je profitais de les observer, je ne m'en lassais pas. Les fleurs sont douces, veloutées ; elles ne me jugeaient pas pendant que mes yeux affamés de beauté les contemplaient. Dans les serres silencieuses, dans cette odeur de terre et de paille je me sentais bien.

Encore aujourd'hui, si je devais faire pousser des fleurs je saurais comment faire : à quelle profondeur poser les graines, comment les aligner, comment les arroser. Je saurais répéter parfaitement les gestes que j'avais vu faire par mon père des milliers de fois. Depuis l'enfance, j'avais parcouru ces rangées de plantes, la violette au milieu, à sa gauche la bourrache... Toujours le même ordre dans les serres. Mon père était ainsi, précis. Les nuances de bleu et violet qu'elles produisaient lui étaient chères. Sur la paroi du fond, même explosion de couleurs : l'agastache, l'hysope, la monarde. C'était mes préférées, je me fondais dans le désordre de leurs feuillages vifs, ensemble nous réclamions la chaleur du soleil tapant au sud.

L'apprentissage s'était fait dans la quiétude de la terre, il ne parlait pas beaucoup, mon père. Je savais qu'il fallait observer et faire de mes yeux mon premier instrument de travail. Et quand, petit à petit, j'avais repris l'exploitation, tout était en ordre. Je connaissais bien le monde des plantes, j'en prenais soin, comme je le faisais avec mes parents. Moi dans les serres c'était leur rêve et je faisais tout pour que ça se réalise. J'avais toujours su que l'exploitation serait à moi, aucune fratrie pour rivaliser.

Nous n'en parlions même pas, nous savions tous que ce que j'apprenais aurait été ma profession. J'aurais bien gagné ma vie avec ce commerce qui roulait.

– Nos pétales se vendent comme des petits pains, disait ma mère. Nous travaillerons ensemble, nous trois.

Je voulais croire en ce trio indissoluble. J'éprouvais un certain soulagement, mon avenir était assuré. Je ne devais me soucier de rien, juste travailler et faire pousser ces fleurs. Pourquoi m'encombrer de questions sur le futur ? Ce confort m'allait. Peut-être. Pourtant, avec ma vie toute rangée, je me sentais banal.

– Tu ne t'amuses pas Arnaud. Viens, sors un peu de ces fleurs, putain ! me répétait Luka. Parfois, avec lui, nous allions aux calanques les après-midis d'été, nous aimions sauter de la falaise. Voler avant de toucher l'eau...rien ne nous faisait frissonner autant. La nature nous appartenait : la couleur de la roche, les cinéraires maritimes qui s'y accrochaient, le turquoise de la mer, le chant martelant des cigales. Le cœur qui tapait dans les tempes avant le saut : sensation à jamais gravée en moi, il me suffisait de fermer les yeux pour la retrouver encore et encore. Aller à la falaise était un secret que nous gardions bien. Je cachais nos sorties à la mer, mes parents m'auraient fait des histoires.

– C'est dangereux et stupide, déclarait ma mère. Luka comprenait que les mots de ma mère s'opposaient à mes désirs. Quand je renonçais à le suivre, il ne me jugeait pas : il savait que j'étais tiraillé entre mon devoir de floriculteur et mes dix-neuf ans. Il voyait bien que je ne l'écoutais qu'à moitié quand il essayait de me dire que je pouvais regarder au-delà des serres et me choisir un autre destin.

– Luka, mais tu racontes quoi ? Il m'énervait avec ses provocations.

Au fur et à mesure que les années passaient, je sentais ma passion faiblir, même mes plantes perdaient leur éclat. Sur ce chemin de toujours je m'égarais, il était encombré par mon rêve de partir en Corse. Lui, le rêve, il venait me rendre visite même quand je le repoussais. Je lui résistais. Pouvais-je m'en aller loin des serres ? Qu'en serait-il du rêve de mes parents ? Quand l'odeur poivrée de la monarde avait tari et ses fleurs folles n'avaient plus ébouriffé la bordure chaude du fond, j'avais réalisé que la loyauté me volait mes aspirations. Je m'étais arrêté à regarder de près le sol sous mes pieds : elles étaient lourdes de renoncement les traces que je laissais derrière moi. J'avais alors pris ma décision ; je revois avec tristesse les visages de mes parents outrés par mon choix de tout quitter. Ils n'avaient pas compris.

À présent, je suis le guide de montagne que je voulais être ; je sillonne les sentiers corses qui sont le royaume du myrte et de l'immortelle. Les plantes, je les observe toujours, petites, fortes, en fleur...modélées par les inlassables vents de la côte. Depuis que je suis parti, mes pas se sont faits légers. J'ai compris que seul un homme libre peut aimer véritablement ; il a accompli ses rêves, il a choisi sa route et il s'est défait des regrets. Dans les jours chauds, je me lève à l'aube, je monte par les chemins escarpés pour me retrouver en haut de la falaise : elle m'appelle comme quand j'allais à la mer avec Luka. Je m'assieds, je respire le maquis dense de l'été qui sent la résine. Le cœur tape cette fois encore dans mes tempes. La force de la liberté me pousse vers le bord, l'eau étincelle, j'ouvre mes bras, je vole.





TRACE !

SCOTT PESMÉ, ASSISTANT,
LABORATOIRE DE THÉORIE DE L'APPRENTISSAGE AUTOMATIQUE (IC)
ATELIER AVEC BLAISE HOFMANN

Il y a quelques années, en me perdant dans les méandres d'internet, il m'est arrivé, tard la nuit je le confesse, de visionner des documentaires animaliers sur le quotidien des paresseux. De la famille des *Bradypus*, ces animaux arboricoles d'Amérique du Sud présentent un mode de vie pour le moins original. Dotés de longs doigts griffus, ils passent la majeure partie de leur temps suspendus à l'envers dans les arbres, dorment environ douze heures par jour, se déplacent avec une lenteur déraisonnable et, pour couronner le tout, sont myopes.

Comment donc cet animal a-t-il pu affronter ses prédateurs, s'adapter au climat, se reproduire, traverser les siècles et survivre à la rude sélection naturelle alors même que les légendaires dinosaures ont échoué à la tâche. Le darwinisme en prend un sacré coup : seul un Dieu peut être à l'origine de ce malentendu de la nature qui n'a absolument rien pour lui, si ce n'est une bouille attendrissante qui lui permet de cartonner sur la toile. Comment comprendre ce plaidoyer de la lenteur ? Sa démarche calme et nonchalante est un affront à notre société.

Osons désormais un changement de point de vue : que dirait un paresseux si on le confrontait à notre propre mode de vie ? Pour autant que je sache, la communauté paresseuse n'a pas encore eu l'audace de développer une plateforme de partage de vidéos en ligne, mais imaginons qu'on en extirpe un de sa forêt tropicale et qu'on le dépose dans la grand'rue commerçante d'une capitale européenne, aux heures de pointe, la veille de Noël. Que dirait-il de nous ? Bien que l'expérience soit tentante, sachez-que je ne cherche nullement d'ennuis avec le WWF. Je vous propose donc de nous contenter d'une simple expérience de pensée.

Voici donc notre paresseux qui se retrouve en plein milieu de l'allée piétonne, entre le vendeur de mar-

rons chauds et le faux père Noël qui distribue des cadeaux fabriqués en Chine. Couché au sol, tentant d'agripper le bitume avec ses six griffes, le paresseux relève doucement la tête : quelles sont donc ces étranges créatures bipèdes d'une si grande célérité ! Autour de lui, les humains se déplacent à une vitesse que le mammifère ne peut pas concevoir. Immobile, incapable de s'adapter à la rapidité des corps aux alentours, incapable d'éviter la foule, il est bousculé de toute part. Pressés, le regard fixé droit devant eux et souvent absorbés par la musique assourdissante que crachent leurs écouteurs, les humains suivent inmanquablement leur chemin. Ils n'aperçoivent pas le mammifère qui se trouve à leurs pieds. Pas le temps. Ils tracent. Vous me dites : impossible ! Impossible de ne pas remarquer un paresseux au milieu d'un trottoir ! Peut-être. Et pourtant chaque année, des individus comme vous et moi meurent sur nos trottoirs de simples malaises cardiaques sans que personne n'interrompe son chemin.

Un jeune chien en laisse remarque son camarade quadrupède. Mais quelle est donc cette étrange créature souriante ? Peut-être un nouveau copain ! Il s'arrête, le renifle et tente de faire connaissance. En vain. Sa nuque est tirée par la laisse, ses griffes raclent le sol et le voilà traîné sur plusieurs mètres. À l'autre bout de la laisse, son maître hurle au téléphone. Le portable dans une main, l'autre solidement agrippée à la laisse, l'homme est multitâche. Et puis merde quoi, j'en ai rien à foutre ! Dis-lui que je veux le compte-rendu sur mon bureau à huit heures !

Aller Pistache dépêche-toi on rentre à la maison... Tu m'entends ? Huit heures pétantes !

De l'autre côté de l'allée, une jeune fille emmitouflée de la tête aux pieds a des étoiles dans les yeux et s'émerveille de l'agitation autour d'elle. La magie de Noël ! Elle suit Pistache d'un regard attendri lorsqu'elle

aperçoit à son tour le paresseux. Ébahie, elle s'arrête et le pointe du doigt. Maman, regarde, m'man, un animal tout poilu avec de longues griffes ! Les bras de la mère débordent de vivres, les poireaux dépassent d'un sac, les blinis d'un autre, et les patates sont sous le coude. Malgré les appels répétés de sa fille, la mère garde son cap : droit devant. Il faut mettre la dinde au frais. Et merde quoi, pourquoi c'est toujours moi qui me coltine les beaux-parents à Noël ! Seconde tentative, la fillette devient plus insistante, attrape la jupe de sa mère et essaie d'attirer son attention. Mais maman, regarde ! En vain. Sa petite main est saisie, son bras est tiré et la fillette est contrainte d'accélérer à grandes enjambées afin d'éviter la chute. Pas le temps pour tes caprices, on est déjà assez en retard comme ça.

Au coin de la rue, un homme est assis en tailleur sur un vieux matelas troué, dos au mur et aux pieds des passants. Enveloppé d'une couverture, il contemple le spectacle de la rue. Il n'a pas raté une miette des différentes scènes. Messieurs dames vous remarquerez qu'un paresseux se trouve à vos pieds ! Hélas cela fait bien longtemps que plus personne ne l'écoute. Un paresseux en pleine ville ? T'es rond comme un marron mon vieux ! Faut se calmer sur la bistouille ! Boulet de la société, le SDF n'est pas plus adapté au monde moderne que le quadrupède tropical.

Au même moment, un père de famille sort des galeries Lafayette, un costume sur les épaules, des cheveux bruns bien coiffés et des cadeaux plein les bras. Un collier pour chérie, un parfum pour belle-maman. Aux exclamations du SDF cherchant à attirer son attention, il accélère le pas et détourne le regard. C'est quoi son problème à lui ? Un cadeau lui échappe des bras et tombe aux pieds du SDF. Et merde. Mal à l'aise, le père se baisse pour le ramasser. Surtout, ne pas le regarder dans les yeux, ça l'encouragerait à la discussion. Et puis il ne va pas lui donner une pièce tout de même, ce serait le maintenir dans sa situation précaire. Son argent, lui, il le gagne à la sueur de son front. Métro boulot dodo, ses enfants dînent avec lui un seul soir par semaine, mais papa leur offre de beaux cadeaux à Noël. Avant de rentrer

chez lui, il fait un détour par la pharmacie. Il y entre avec hypertension, diabète, cholestérol, insomnies, dépression. Il en ressortira avec Xanax, Diastabol, Stilnox, Amlodipine.

Toujours au milieu de la rue et malgré l'agitation environnante, notre paresseux n'a encore guère eu le temps de se déplacer. Désesparé, il observe les corps qui fument. Tout autour de lui, les individus tracent leur route, les chemins se croisent mais ne se rencontrent pas.

12



UNE VIE

**TIMOTHÉE JAUBERT, ÉTUDIANT,
SECTION DE PHYSIQUE
ATELIER AVEC FABIENNE RADI**

104, 105, 106, 107, 108, 109, 110 ans, mon doigt rejoint le bord du tronc. L'arbre a 110 ans. Ma main l'accroche et gratte l'écorce friable qui se défait par petites écailles. Petit à petit, j'ôte l'armure du pin jusqu'à révéler sa peau. Celle-ci est lisse et claire, ses fibres sont tendues et rigides. La surface mise à nu est encore un peu humide, la sève suintante n'a pas eu le temps de sécher : l'arbre a été abattu récemment.

Quelques nœuds forment ici et là de petites collines plates, traces des branches qui finalement n'auront pas le temps de se déployer. J'écorche l'arbre depuis déjà quelques minutes. J'enlève des bouts de la taille de ma paume, parfois des plus gros. Résigné face à mes assauts répétés, l'arbre me laisse arracher une plaque entière. L'écorce craque, grince, je m'arc-boute pour la tirer et la détacher du tronc. Arrivée au point de rupture, celle-ci claque d'un coup sec en se rompant. Un instant déstabilisé, je retrouve l'équilibre et laisse glisser au sol ce plastron de bois sec.

Je suis au pied de l'arbre couché à terre, à l'endroit où le tronc est le plus épais, il m'arrive à hauteur de hanche. La souche est à quelques mètres, parfaitement plate. Je n'ai enlevé qu'une toute petite surface d'écorce, à peine quelques mètres carrés mais déjà je m'interromps et fais une pause.

Même couché l'arbre est grand, il devait être si haut quand il était debout, il devait surplomber le voisinage, seul épineux au milieu de ses congénères feuillus. Désormais, il s'étend de tout son long sur la mousse. A une dizaine de mètres du pied, naissent du tronc les premières grosses branches qui se déploient en rameaux puis en ramures qui portent de longues et fines aiguilles d'un vert profond.

« L'arbre c'est du temps rendu visible », a dit Paul Valéry. Je caresse de ma paume ouverte le bois frais mis à nu. Si seulement j'avais une main assez grande pour l'empoigner. Je teste la densité du matériau et

sens sous mes doigts l'incroyable dureté. Ce tronc a quelque chose d'inorganique, de minéral, j'ai l'impression de toucher un bloc granitique. J'ai sous mes doigts la définition la plus parfaite du mot « matière ». L'arbre est une machine qui prend du temps et en fait de la matière. Je la palpe avec intensité. Il est rare de promener ses doigts le long du temps.

A mes pieds, de la sciure fraîche recouvre la mousse ; l'air humide est encore tout imprégné de son odeur de bois frais.

Je ferme un instant les yeux et inspire une bouffée. D'abord je sens la mousse, discrète, humide et douce, une caresse olfactive. Rien que la respirer donne envie de s'y allonger. Puis je distingue l'odeur de la terre, de l'humus chargé, âcre et compliqué.

Viennent ensuite quelques effluves de feuilles mortes qui apportent des émanations singulières de décomposition, des touches étranges que produisent la savante chimie des lichens, des pourritures et des levures.

Enfin je sens le bois vert, la sciure fraîche. Ces notes perçantes donnent à l'air sa senteur première. J'expire lentement, les odeurs résonnent dans ma tête, se superposent puis s'estompent. Apaisé, j'ouvre les yeux et fais face à la coupe. Toute l'histoire de l'arbre est là. 110 ans de vie apparaissent d'un coup sous mes yeux, tranche par tranche, année après année. Ce sont les cernes de croissance. Plus l'arbre est vieux, plus il est cerné.

Comme un historien passionné découvrant les arcanes d'une antique relique, je me plonge dans le déchiffrage du tronc ; tranche par tranche, je parcours la vie de l'arbre. Au centre, de petits cercles concentriques d'égale épaisseur témoignent de sa jeunesse sans complications. Lorsqu'il était poussé, il a grandi bien droit, ayant assez de place aux alentours pour se faire un coin à lui, au milieu des ancêtres. En s'éloignant

du centre, les cernes prennent des formes et des épaisseurs variées. Au bout d'une quinzaine d'année, la pousse devenue tige devenue jeune arbre s'est lancée dans un projet fou : construire des branches, aller les déployer loin du tronc, jusqu'à les confronter avec celles de ses congénères, autrefois vieux chênes respectés, désormais adversaires et compétiteurs directs dans la course à la lumière.

Au fil du temps, bien que toujours concentriques, les cercles se modulent, se déforment comme des anneaux de fumée au gré des années difficiles. Ici un cerne particulièrement épais laisse deviner une poussée de croissance vers vingt ans. Les quelques cernes suivants sont comme atrophiés, leurs extrêmes finesses témoignent de sécheresses terribles qui ont dû se succéder sur plusieurs années.

Peut-être celles-ci eurent-elles raison de ses voisins. Fatigués par tant d'année à se tenir droit, ils se couchèrent quand les pluies se firent rare, abandonnant leurs riches carcasses aux xylophages, aux capricornes, aux dendrophores, et surtout, surtout aux mycéliums. Ces gardiens souterrains, veillant depuis des milliers d'années sur l'ensemble de la forêt se précipitèrent au chevet des cadavres. En quelques jours, ils firent croître leurs hyphes au travers des écorces, creusèrent des tunnels à travers les troncs, établirent des réseaux fongiques des racines jusqu'aux cimes et se nourrirent avidement de ce formidable garde-manger.

Rapidement, les fibres ligneuses de ces vieux chênes, autrefois fièrement dressés dans la solidité d'un tronc, se retrouvèrent éclatées, décomposées par d'innombrables mandibules, absorbées par les apices mycéliens, puis dispersées aux quatre coins de la forêt par d'invisibles routes souterraines. Ce que le végétal avait mis cent ans à bâtir fut décomposé à l'échelle de l'atome en quelques mois.

Entouré de cette soudaine frénésie, mon arbre n'a pas bronché. Au contraire, le voilà même dans une position avantageuse : il a survécu aux sécheresses et sa concurrence directe a disparu au moment même où ses branches prenaient leur ampleur. Celles-ci peuvent désormais conquérir l'espace laissé vide.

Les quelques stries suivantes sont épaisses, homogènes, bien rondes, en un mot, pleines de vie. Enfonçant ses racines dans un sol désormais riche, déployant ses branches vers les nues désormais libres, le pin encore jeunot se transforme en maître des lieux en l'espace de quelques années.

Nul doute que les réseaux mycéliens, si habiles commerçants de ressources, s'empressèrent de lui fournir les nutriments nécessaires en échange des produits du soleil.

Si le pin lorsqu'il tenait encore debout avait pu raconter son histoire... il se serait sûrement attardé avec nostalgie sur cette époque triomphante, lorsque son tronc s'affermissait, lorsque ses racines tissaient des liens pérennes avec les champignons alentour, lorsque ses ramures le drapaient d'une épaisse couverture d'aiguilles et qu'il commençait à tutoyer ses voisins avec une hauteur légitime.

Puis la vie continue, le temps défile et l'arbre le matérialise. Chaque printemps est marqué d'une raie claire, la sève aqueuse et minérale monte des racines jusqu'aux cimes. Puis l'automne vient et les rôles s'inversent. La sève élaborée descend le long des troncs et celui-ci se renforce pour passer l'hiver.

Les derniers cernes montrent une étonnante régularité. Les raies sont fines et homogènes, comme tracées au compas. Je suis étonné de cette sérénité, c'est donc ça l'âge mûr d'un pin ? Peut-être le climat était-il favorable pendant toute cette période ?

J'observe un instant les alentours. Tous les arbres voisins sont de taille moyenne, sauf un grand bouleau à une dizaine de mètres. Il est pourtant plus jeune que ses voisins, son tronc est fin mais son feuillage est généreux... Je laisse un instant mon esprit divaguer. Tout à coup je comprends. L'étonnante régularité des cernes, ce bouleau si bien portant qui devait forcément faire ombrage à mon pin en été ... l'énigme se résout dans ma tête, ces deux-là n'étaient pas rivaux ! Au contraire, ils se connaissaient bien, ils étaient en relation symbiotique. Dans une sorte d'émulation végétale, ils s'apportaient mutuellement leur excès de carbone en fonction des saisons. Au printemps,

alors que le bouleau est dépourvu de feuilles, le pin a encore ses aiguilles, il peut photo-synthétiser à envie, et léguer une partie de son butin à son voisin via des réseaux mycorhiziens. En été, les feuilles du bouleau ferment en partie la canopée et le pin est ombragé. Le transfert change alors de sens. Le bouleau a ainsi un net avantage par rapport à ses voisins qui peinent au printemps et le pin est à l'abri des pénuries. Voilà donc l'origine de cette mystérieuse quiétude des stries!

Mon regard revient sur la coupe du pin. Me voilà si fier d'avoir percé le secret de son histoire, d'avoir su décoder ses cercles énigmatiques. Grisé, je me demande si je ne suis pas le seul à connaître son histoire. Très vite, je m'en persuade, je ne vois pas qui d'autre pourrait savoir.

Je suis donc son seul biographe, l'honneur est grand et la tâche est lourde. Toute la mémoire d'une vie entre mes mains, je m'en décharge en vous la contant.

Voilà l'histoire de ce pin, mesdames et messieurs, maintenant vous savez.

Je ne peux que vous exhorter à répandre la nouvelle, dites-la à vos amis, vos parents et vos enfants. Témoignez! Il faut que le monde sache. On ne raconte pas assez ce qu'il se passe sous les frondaisons, les drames silencieux du végétal, les affres des jeunes pousses et la mémoire des arbres séculaires. Une invasion de pucerons, un champignon malade, une sécheresse prolongée, la bataille pour la lumière, les mille liens racinaires. Tant de choses à conter.

Et vous êtes désormais les légataires de l'histoire d'un arbre. Faites vites, dans à peine quelques mois, l'armée souterraine aura envahi ses entrailles et dispersé ses restes, et avec, la trace de son histoire.

Il ne restera alors que nos mémoires.

Enfin, presque. Car en m'écartant de la souche pour reprendre, à contre cœur, mon chemin, j'ai effrayé un écureuil qui lui aussi, vers la cime, là où le tronc est le plus fin, arrachait par petits bouts l'écorce friable.

Apeuré, la queue dressée à la verticale, il s'immobilisa un instant, bondit en l'air puis détala et fut, en un bond, en sécurité sur l'une des premières branches du

bouleau. Me surplombant de son abri, il m'a fixé un instant; nous nous sommes jaugés silencieusement, et alors j'ai compris: lui aussi, il sait.



13



C'EST DANS LA BOÎTE !

LUDIVINE FAUSTEN, ÉTUDIANTE,
SECTION DE PHYSIQUE
ATELIER AVEC ANNE-SOPHIE SUBILIA

Des profondeurs de l'espace et de la matière, une fragile mais dangereuse illusion émergea d'une confrérie de savants ayant oublié d'être sages : la connaissance. Née de l'observation assidue des traces laissées sur les parois d'obscures boîtes, ce dangereux pouvoir les maintenait sur les rails du développement d'une science de l'infiniment petit qui ne se doutait pas de ses propres limitations... Retenu jusqu'alors dans la haute atmosphère, le muon se détache. Il chevauche droit vers la Terre, inconscient du danger qui menace son élan aventureux, et traverse une pyramide sans prendre le temps d'en admirer les fresques. Au fond de celle-ci, l'attend patiemment cette boîte, apprêtée comme une scène de spectacle pour un public ébahi, où la particule se fait pourchasser par une armée de petits électrons qui se glissent dans son ombre, dans ses pas à chaque seconde, se démultipliant au fil de leurs passages entre les plaques métalliques comme une course poursuite dans une forêt épaisse. Le plan d'eau qui la termine représente un espoir de leur échapper : le muon infléchit sa course en une large hyperbole, profitant du champ magnétique environnant pour semer ses poursuivants qui, entraînés par leur élan, ne peuvent qu'y plonger.

Un chapelet de bulles court le long du corps de chaque électron, comme une expiration soulagée après cette folle échappée. Les arabesques les trahissent, dans leur propre danse avec la matière, ils se divisent, s'éparpillent, s'isolent dans leur dialogue avec la multitude des molécules qui les encerclent : chacun se retrouve seul. Ses gestes embrassent l'onde liquide surchauffée dans une étreinte mouvante, laissant derrière lui un sillage plus tangible que son héritage lyrique. La trace s'arc-boute, se fait tourbillon au fur et à mesure qu'il s'essouffle, se fait la proie des atomes alentour qui cherchent à s'approprier les res-

sources fantastiques de ce concentré d'énergie, porteur d'une charge élémentaire qui fait la mesure de tous. Un lourd fardeau pour une bien petite particule qui donne à qui la voit et peut la comprendre l'illusion d'un savoir intime sur la matière. Que nenni.

Connaître l'électron ne dit rien des peines de cœur du neutrino, à jamais privé de son jumeau au sujet duquel l'enquête est toujours ouverte. Séparés par la main de la chiralité, qui a fait de l'un un fonctionnaire pressé et de l'autre un agent secret dont l'existence même a le statut de légende, ils conservent chacun à leur manière les vieilles traditions de la physique. Une tradition devenue le chemin de croix de ces paladins du savoir, esclaves de cette quête insensée débütée il y a bien longtemps, à une époque où les élites grecques avaient acquis suffisamment de maîtrise sur la matière et leurs semblables pour s'accorder le luxe de penser à voix haute et commencer leurs boucles de questions...

Jusqu'à l'arrivée de ce baroudeur à moitié sourd, avec sa valise de trente-neuf ans, presque comme neuve à part un accroc derrière. Son voyage a commencé à moto, avec une banane par jour pour seul repas, jusqu'aux confins des montagnes à l'Est. Son échappée s'est poursuivie en montgolfière, appareil photo dans les mains, pour immortaliser cette Terre qui le fascine. Il a appris, au fil de ses errances méditatives, à partager ce paysage qu'il traversait jusque-là sans se poser de questions sur les forces et les acteurs qui faisaient chemin à ses côtés. Face à ces observateurs savants ayant oublié d'être sages, l'explorateur tient plutôt d'un improvisateur tranquille et avisé d'une autre facette de la réalité, révélée par les rayons qui émanent de la potion bouillonnante du cosmos.

Les petits frères de ces faisceaux enfermés sur Terre dans leurs propres boucles, encore elles, s'entrechoquent brutalement dans des gerbes de particules

pour sonder toujours plus profondément les constituants les plus infimes de ce qui compose toute chose. De l'escargot au sprinteur, au satellite, chaque cercle transforme la matière plus avant dans un tour de force et presque de magie, auquel assistent des milliers de câbles comme autant de spectateurs attentifs au moindre geste.

Toujours plus léger, toujours plus rapide! Trahi par un halo bleuté lorsqu'il concurrence la lumière dans son bain, l'électron n'est pas le seul à l'aune duquel les autres se mesurent. Il en est un dernier à parcourir le monde, presque un fantôme: le graviton. Errant de l'un à l'autre, il lie le royaume de la matière et la trame de l'espace-temps, conseiller silencieux des planètes dont il dévie légèrement l'ellipse. Dans quel théâtre se joue cette grande comédie? Chaque pas en avant mérite un pas en arrière, que vois-tu depuis ta montgolfière? Une série d'événements ou de figures géométriques, une nuée de cordes ou de plaquettes mathématiques, les limites de l'imagination se mêlent à celles de la logique, dans un grand exercice de pensée et de rhétorique: la jungle des théories de la gravité quantique. De ces explorateurs du réel qui se déplacent ou de ceux qui restent immobiles, de ceux qui cherchent et contemplent, il en reste quelques lignes de prose ou de code lorsque la Lune se lève et que le rideau tombe.

